érudit
www.erudit.org

Article

« Ce qui demeure reste sacré »

France Boisvert

Liberté, vol. 34, n° 4, (202) 1992, p. 106-112.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/31389ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 08:28

ENTRE DEUX LIVRES

FRANCE BOISVERT

CE QUI DEMEURE RESTE SACRÉ

Quand je me suis mise à réfléchir à ce que je fais, entre deux livres, ma première idée a été que je déménage, change de quartier ou même de ville pour commencer un nouveau travail. Cela peut paraître extravagant, car la légende veut qu'un écrivain soit une personne sérieuse et stable. Or, je suis sérieuse dans une vie instable. La légende veut aussi que l'écrivain digne de ce titre vive de sa plume. Or, ce n'est pas l'écriture qui me fait vivre, mais bien plutôt l'exploration de la structure de l'imaginaire. Après consultation d'agendas passés et de journaux de notes tenus plus ou moins formellement depuis 1985, j'ai découvert ce qui se trame au-delà de cette agitation extérieure.

Pendant les deux premiers mois qui suivent une publication, une fois les médiacrates honorés, inévitable déférence, je dors intensément. Je ne rêve même pas. Et si j'ai un contrat d'enseignement qui m'engage à veiller, je m'organise pour dormir plusieurs fins de semaine. Ce qui étonne toujours mes parents et autres proches, dont mon fils Philippe qui vient d'avoir treize ans. Après mon premier livre, dormir ainsi me causa des problèmes de gardiennage — je suis parent unique — qui furent rapidement

---

France Boisvert a publié Les Samourailles, *roman (l'Hexagone, 1987);* Li Tsing-tao ou le grand savoir, *conte (l'Hexagone, 1989). À paraître:* Massawippi, *(poésie) et* Retour d'Europe *(poésie).*

résolus par la proximité de mes parents, d'une sœur ou d'un frère aîné. Plus tard, mon fils Philippe, chevalier fort actif au sein d'un groupe de petits débrouillards, passait ces après-midis-là chez ses copains, à simuler des expériences scientifiques, à devenir capitaliste au Monopoly ou à découvrir de nouvelles stratégies aux échecs.

Après avoir autant dormi, je passe habituellement un printemps étrange qui débute par une réflexion sur la Mort. Ce n'est pas que je songe au suicide, mais il reste que ce mystère est une certitude. Ensuite, après avoir considéré l'Inéluctable, je me mets à méditer sur le caractère éphémère de la Vie. La muabilité se fait jour sous toutes ses formes et dans tous les règnes, minéral, végétal, animal et humain. Alors débute une recherche du Sens de la Vie. Cette étude devient une démarche, car elle prend, au fil des ans, une amplitude étonnante à mesure que je sonde les couches superposées des exégèses: je poursuis depuis l'aube la lecture de textes sacrés.

Chaque fois que je pose la plume, la voix et le regard, je renouvelle ma compréhension de cette notion du Sens, toujours fonction du Cadre. Et j'avance ainsi dans le plus ténu, le plus subtil, tâchant de percevoir clairement, au-delà des bruits enchevêtrés, le chant d'une voix ineffablement humaine.

La rigueur seule, c'est la mort par paralysie;
l'imagination seule, c'est la folie.

(Gregory Bateson, *La Nature et la Pensée*)

Il y a un texte vers lequel je reviens, une étude fondamentale qui me fascine toujours autant et que je relis en l'appréciant chaque fois davantage: *La Poétique* d'Aristote. Le travail que ce respectable philosophe abat pour cerner le faux Vraisemblable de l'authentique Invraisemblable me

ravit, sans parler de la joie que j'ai à re-saisir ce qu'est le Logos apophantique.

Je ne sais pourquoi je demeure hypnotisée par cette façon de rendre nécessaire et univoque ce qui relie le mot représentant ce qui est, et le représentant surtout «en tant que tel». Cela défie le Sens commun! Cette totale absence de métaphorisation me stupéfie. Entre deux livres, je réactive toujours ce passage d'un monde aristotélicien à une vision autre où le tiers ne serait pas exclu et le hasard, aboli!

> *(...) l'imagination s'est avancée beaucoup trop loin de la rigueur, et pour les gens âgés, conservateurs, comme moi, ce qui en résulte tient quasiment de la démence, pour ne pas dire du cauchemar, ce frère de la démence; car le rêve est un processus qui n'est corrigé ni par la rigueur interne ni par la «réalité» externe.*
>
> (Gregory Bateson, *La Nature et la Pensée*)

Ces arides lectures me stimulent au plus haut point, elles servent de contrepoids à mes entreprises imaginaires et créatrices. Puis j'alterne, selon les humeurs du temps. Je passe d'Occident en Orient. J'écoute des musiques diverses que je ponctue sentencieusement de poésies chinoises. Contrairement aux vieux textes grecs, ces roseaux nous viennent d'antiques dynasties orientales dont l'univers charmant fluctue toujours dans l'éternité. Je ne m'en lasse pas, année après année. Ce qui demeure reste sacré.

Une fois le Tao parcouru, c'est le retour à la quotidienneté. L'ordinaire chorégraphie des jours me mène curieusement vers une perception différente de ce qui est reçu et consacré. Je puis constater combien les prémisses à partir desquelles notre Monde s'est constitué sont celles par lesquelles nous nous effondrons. Ne sommes-nous pas à même de vérifier combien, une fois édifié par la pensée dialectique, notre Monde se meurt d'excessive dissociation?

Voilà pourquoi, entre deux livres, je lis furieusement les journaux, histoire de connaître l'état de notre affliction collective. J'écris quelquefois des lettres d'opinion, que l'on publie à l'occasion. Des amis que je consulte me disent à ce propos: «France, tu ne devrais pas! Signe d'un autre nom, au moins!» Mais je ne joue pas ma place d'écrivain en participant à la mouvance de l'opinion; de fait, je la prends. Cependant, il reste que s'avouer publiquement écrivain, au Québec, ce n'est pas sérieux! À moins d'accepter d'être assimilé à une vedette, et de se sacrifier à l'autel de la starification, teinture blonde incluse, Icare oblige. Étant donné que je n'ai pas le type hollywoodien (ou l'effeuillage facile, comme certaines autres plus vénales que veinardes), on ne me croit pas! Qu'importe! Je suis France Boisvert, écrivain.

J'écris aussi à d'autres écrivains. J'ai commencé à m'adresser aux auteurs vivants depuis le jour où, à dix-huit ans, j'ai découvert *La vie, mode d'emploi* de George Pérec. Rêvant de le rencontrer, je lui avais écrit une lettre. En vain. J'appris sa mort peu après, des suites d'un cancer qui l'emporta à 53 ans. Cela m'avait tellement frappé, à l'époque, que je m'étais juré d'écrire aux écrivains dont les livres m'avaient émue ou impressionnée, de leur écrire pour les remercier, ou pour discuter, tout de suite — avant qu'ils ne meurent.

Parce que le temps d'une vie peut se révéler bien court, je me suis mise à leur écrire. Occuper ainsi tout le champ dont je dispose dans l'orbe de ma vie est peut-être une façon comme une autre de conjurer ma mort et la leur. Et ce n'est pas en vain. Il naît de ces correspondances (car un ou deux répondent) une vie intellectuelle qui serpente et se réverbère jusque dans mon intimité. Ma démarche est de fait très naïve. Je ne collectionne pas les signatures; je rencontre une personne, aînée la plupart du temps, qui me devance de plusieurs années sur la voie que j'ai choisie.

J'écris aussi aux écrivains de mon âge pour les encourager à continuer, le plus souvent. C'est que je trouve la critique dévastatrice à l'endroit des jeunes auteurs: envers les gars qui refusent les valeurs traditionnellement masculinguistiques et mâle-à-l'aise, et envers les filles qui proposent un nouvel imaginaire où les personnages sont déstéréotypés. Je me prends pour un contre-pouvoir, en somme!

Entre deux livres, cachée entre les murs d'une classe, j'enseigne le français au secondaire. Je potasse donc les anthologies pour préparer mes cours. J'ai de la difficulté à me servir d'un manuel préparé par quelqu'un d'autre (j'aime mieux créer que me soumettre à une recette). Or, actuellement, la pédagogie de l'Induction suit des formulations *ready-made* qui finissent par répugner. Je cherche donc des textes et fréquente les nombreuses œuvres des Victor Hugo (pour l'émotion vertébrée dans la versification), Baudelaire (pour la nuance, la beauté, et quelques textes décapants dont *Assommons les pauvres,* fort indiqué en récession), Boris Vian, ainsi que certains auteurs oulipiens.

Sans permanence, je reste contractuelle. J'ai ainsi visité quelques maisons d'éducation dont l'édification ne loge pas toujours dans la transmission des connaissances, malheureusement. Mais je ne rogne pas sur mon temps. Quand j'enseigne, je donne. Un aîné m'a déjà conseillé de ne pas gaspiller mon énergie (textuellement, de «travailler moins fort») afin de la conserver pour écrire. Je ne suis pas de cette farine. Quand j'écris, je donne à l'écriture. Quand j'enseigne, je donne à la jeunesse. Autrement, on est mauvais professeur ou écrivain médiocre, ou pis, les deux à la fois! Si l'on avait été moins radin, par le passé, on ne récolterait certes pas le Guinness du taux de suicide chez les ados, actuellement, dans ce bon Québec-aux-Québécois.

Ce n'est pas tellement le «pouvoir» qui corrompt, mais le

mythe *du «pouvoir». (...) La métaphore du «pouvoir» est une des plus dangereuses. Celui qui convoite une abstraction mythique ne peut être qu'insatisfait! En tant que professeurs, nous ne devons pas encourager ce mythe. (...)*

Comme professeurs, *sommes-nous sages?*

(Gregory Bateson, *La Nature et la Pensée*)

Tout en étant riche, je demeure pauvre matériellement, c'est pourquoi je ne sors presque jamais, ni n'achète de livres. Par contre, je fréquente assidûment les bibliothèques publiques, et parfois même universitaires. J'ai ainsi cultivé au fil des ans un genre d'ascèse. Évoluer en solitaire conduit à vivre en ermite. Et les ermites errent, c'est bien connu.

Ainsi, ne soyez pas surpris de me croiser le long d'une route sous les arbres verts d'une Sherbrooke bilingue, aux abords de lacs au nom amérindien ou buvant le thé dans un des petits villages anglais des Cantons de l'Est. Ne vous étonnez pas de me voir dessiner dans quelque café d'un Plateau rococo, j'en suis à explorer ce Montréal blindé par sa néo-population top-toc. Autrement, je suis invisible. Je joue au Scrabble avec mon fils.

Cette façon de vivre se déroule selon un rituel comportant certaines règles dont les principales sont de ne jamais suivre la mode, ni de lire ce qui vient de sortir. (Mais il est vrai que, sur ce point, parfois, je triche!)

Les livres étant des nourritures spirituelles, je ne me nourris que de textes structurants, rejetant systématiquement ces chiffons affectant les simili-classiques, ces livres suppurant le divertissement (entendre ici: «ce qui divertit/nuit à la pensée») ou ces poursuites effrénées de la justification totalitaire.

Je ne pourrais jamais être critique littéraire entre deux livres, car je suis parfaitement incapable de lire les livres qui ne m'appellent pas. Il est des livres qui empoisonnent et, parce qu'ils sont «à la mode», sont rapidement enfournés

par une population de cerveaux déjà chancelants. Loto, New Age et Ku Klux Klan. Cela produit des éclats qui se réfractent dans le petit royaume médiatique, dont la mission n'est plus d'informer, mais bien d'étonner, de vendre et de divertir.

Il est pourtant des livres qui viennent vers nous et s'imposent. En novembre dernier, je me suis passionnée pour l'œuvre d'Albert Camus dont j'ai parcouru l'intégrale après avoir pris connaissance de plusieurs tragédies grecques d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide. Mais, ces jours-ci, j'ai été attirée par un recueil de nouvelles de Goethe. Je vais au petit bonheur, j'avance dans les interstices que sont les œuvres de grands auteurs dont la pensée vient jusqu'à nous par la constance de l'imprimé.

C'est donc dire qu'entre deux livres, je ne fais pas que mettre mon univers en boîtes pour le transformer en contractant un nouvel engagement dans quelque collège. Je vois mon fils grandir, j'approfondis ma compréhension de la Vie, fabuleux phénomène où je suis juge et partie.

Les Paroles passent.
Les Hommes aussi.
Ce qui demeure est rare.

Ce qui demeure reste sacré.